

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 94 (1949)  
**Heft:** 5

**Artikel:** La guerre de l'intelligence  
**Autor:** Delage, Edmond  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-342427>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La guerre de l'intelligence

---

Que la victoire des Alliés ait été avant tout le résultat d'un travail scientifique presque inimaginable, c'est ce que nous démontrent trois livres récents, passionnants même pour des profanes : *Les Armes secrètes allemandes*, d'Albert Ducrocq<sup>1</sup>, *Les Secrets de la science américaine*, de James Phinney Baxter 3rd (traduit par Maurice Vincent)<sup>2</sup>, et surtout *La Guerre de l'intelligence*, de Donald Stokes (traduit par Solange de La Baume)<sup>3</sup>. De la lecture du premier ouvrage ressort cette constatation que jamais le destin du monde ne tint dans une si petite question de semaines. Les armes secrètes allemandes — surtout les V2 — dont parlait Hitler (sans mention, cette fois) pour redonner confiance à son peuple — commençaient à sortir successivement en mars et avril 1945. Si la fabrication générale des armes nouvelles n'avait pas été en retard de huit à dix mois sur les plans prévus les Allemands auraient peut-être pu mener à bien leurs programmes, en dépit des bombardements aériens, car un grand nombre de leurs usines étaient souterraines.

Le second apporte des précisions nouvelles sur le gigantesque effort scientifique déployé par les Etats-Unis dès juin 1940, près d'un an et demi avant Pearl-Harbour, surtout à partir de la création du National Defence Research Committee, et, dès la fin août 1940, depuis l'arrivée en Amérique de Sir Henry Tizard, recteur du collège supérieur des sciences et de

---

<sup>1</sup> Edit. Berger-Levrault.

<sup>2</sup> Ed. Corrèa.

<sup>3</sup> Robert Laffont, édit.

la technologie, conseiller scientifique du ministère de la production aéronautique, à la tête d'une mission qui apportait de Londres une caisse pleine de bleus et de mémoires de la plus haute importance relatifs au radar, à la détection sous-marine, aux communications, aux tourelles, aux surcompresseurs, aux moyens de guerre chimique, aux fusées, aux explosifs, tous instruments qui finirent pas assurer aux Alliés la supériorité sur leurs redoutables adversaires.

Mais l'intérêt du troisième livre, dont le thème central est : « La technique est désormais la clé de la guerre », est de nous présenter avec une intensité de vie étonnante un certain nombre de chercheurs et de pionniers britanniques, inconnus pour la plupart du public français, et qui souvent poussèrent jusqu'à l'héroïsme le dévouement à leur science, vouée à la défense nationale.

Le portrait qui ouvre cette galerie est celui de Reginald Mitchell, mort le 11 juin 1937 à l'âge de quarante-deux ans, après avoir donné à son pays le monoplace « Spitfire », qui, avec le « Hurricane », le sauva dans la bataille du ciel d'Angleterre de l'automne 1940. Il usa sa faible santé à cette création, et consacra ses derniers mois à l'établissement des plans d'un superbombardier d'un type entièrement nouveau — qui furent du reste détruits par un bombardement allemand. La première esquisse du « Spitfire » fut le monoplane à ailes basses qu'avait à ses moments perdus élaboré Mitchell, pendant les trois années qui précédèrent la compétition internationale de Venise de 1927, où, au grand désespoir de Mussolini, la Royal Air Force, représentée par l'aviateur Webster, survola la ville à 281 milles à l'heure.

De même Mitchell construisit l'hydravion entièrement métallique qui participa à la compétition internationale de 1929, et la gagna à 320 milles à l'heure. L'inventeur ne concevait l'avion que comme instrument de rapprochement entre les peuples. Une cruelle ironie du sort voulut que le service essentiel rendu à sa patrie fût de la doter d'un appareil de combat

capable de détruire les bombardiers allemands les plus puissants. En 1934, déjà gravement malade, son médecin l'avait envoyé se reposer en pleine montagne, dans le Tyrol autrichien. Il s'y rendit compte de la menace nazie. A son retour J. Summers, pilote d'essais en chef de Vickers, lui annonça que le Reich allait construire cinq mille bombardiers lourds. Malgré les avertissements de son médecin, Mitchell se jeta avec passion, pendant vingt mois, dans la création d'un avion de combat qui volerait à la vitesse de 10 milles à la minute, avec huit mitrailleuses en action. Un matin ensoleillé de 1936, l'inventeur, qui se sentait très mal, se fit porter à l'aérodrome pour le premier vol d'essai. Quelques jours avant sa mort il eut la joie d'apprendre que le ministère de l'air britannique avait commandé plusieurs centaines de ses appareils sous le nom de « Spitfire ».

Un autre grand artisan de la victoire alliée fut un aveugle, le commodore de l'air Patrick Huskinson, président du conseil de l'armement aérien. Il construisit les bombes qui ravagèrent l'Allemagne ; ses mains effleuraient les photographies et les documents qui révélaient leurs terribles effets. Il avait perdu la vue le 16 avril 1941. Au cours d'un raid allemand sur Londres, il s'effondra dans son appartement dévasté, le visage en sang. Quatre jours plus tard il convoquait ses collaborateurs dans sa chambre d'hôpital. Deux mois après son accident il reparaisait à son bureau, mettait au point de nouvelles bombes, se faisait conduire aux bases aériennes, palpait les engins à l'étude, donnait son avis sur les bombes d'essai qu'on faisait éclater sur place, notamment sur celles de quatre tonnes, mises en service au début de 1942. La défaite de l'Allemagne fut pour une bonne part l'œuvre de cet infirme.

C'est aussi à un malade très affaibli que l'Angleterre dut de maîtriser la redoutable mine magnétique allemande : le docteur Bernard Haigh, professeur de mécanique appliquée au collège de la marine, célèbre parmi ses élèves pour sa science — et sa distraction. Par une nuit sinistre de la fin de

novembre 1939, au sud de Shoeburyness, sur la côte sud-est de l'Angleterre, des postes de détection avaient pu repérer un lâchage par parachute sur une plage de boue. Deux officiers de marine avaient réussi à sortir, à marée basse, du sable gluant deux de ces engins. Ramené intact à Portsmouth, l'un d'eux fut immédiatement étudié par des experts. A Haigh revint le mérite de trouver l'antidote : il consista à ceinturer les bateaux d'un câble électrique isolant qui neutraliserait l'attraction magnétique exercée par les coques d'acier. Quelques mois après cet effort, le professeur expira : « C'est, disait-il, ma modeste contribution à la guerre. »

C'est d'un jeune savant polonais du nom de Kos, âgé seulement d'une trentaine d'années, que l'armée Montgomery reçut le moyen de pouvoir percer la ceinture de mines si efficaces, du type « Teller » (assiette) et « S », dont Rommel s'entoura pour arrêter l'avance de la VIII<sup>e</sup> armée britannique.

Sur l'ordre de son gouvernement Kos avait quitté sa patrie vaincue — et sa fiancée Hanka — pour passer en Hongrie, en Yougoslavie, et de là en Italie, puis en France et en Angleterre. Il y participa aux travaux d'un « institut de recherches techniques » placé sous le contrôle de l'état-major général de l'armée polonaise. Puis il travailla seul dans un laboratoire de fortune installé dans une école écossaise. Dès la fin d'août 1941 il pouvait, au péril de sa vie, s'aventurer dans une prairie avec aux oreilles une paire d'écouteurs reliés à un détecteur de son invention : celui-ci fut fabriqué en série à la fin de 1941. Grâce au *sweeper* les sapeurs de Monty franchirent tous les champs de mines allemandes.

La pièce de 25 livres fut l'instrument de la prodigieuse canonnade d'El-Alamein. Cet engin, terrible par sa précision et sa légèreté, qui tint sous son feu les soldats de Rommel pendant leur retraite de deux mille kilomètres, fut élaboré dès 1930 par le général d'artillerie Lewis. Il ne lui fallut pas moins de sept années d'efforts pour le faire adopter. C'est le même ex-

pert qui introduisit en Angleterre le *Bofors* après une mission en Suède en 1936.

Il fallut bien plus d'années encore pour mettre au point le radiorepérage anglo-saxon, fruit de vingt et un ans de travail en équipe, à partir du jour où en septembre 1922 deux savants américains observèrent au laboratoire de la radio aéronavale que certains signaux de T.S.F. étaient réfléchis par des masses en acier et des objets de métal.

On trouvera dans le même ouvrage des détails non moins passionnants sur la fabrication chimique des armes modernes, notamment sur l'industrie « plastique », sur les produits synthétiques employés jusque dans les moteurs d'avions. Cette œuvre colossale — notamment dans le domaine des « thermo-plastiques » — fut en Angleterre dirigée pendant de longues années par les frères Merriam, dont l'aîné, Lawrence, avait été champion de rugby à Oxford. Aux Etats-Unis, c'est le chimiste docteur W.-H. Carothers, qui, au bout de douze ans de travail commun, créa le nylon, employé dans le tissu des parachutes ou dans les câbles de remorque qui tirèrent les premiers planeurs au-dessus de l'Atlantique. Le mot fut — le sait-on ? — formé avec les initiales d'une phrase, très familière, qui lui échappa au moment de son triomphe : « A nous deux maintenant, vieux Japonais pouilleux ! » (*Now, you, lousy old Nipponese!*). Et ce ne sont là que quelques exemples d'inventions géniales ou ingénieuses (on en trouverait d'analogues en France) mises au service de la lutte pour la liberté des peuples.

EDMOND DELAGE

---